



Lyon le 15 juillet 2016

"Cultures franco-maghrébines": la Lettre de Coup de Soleil en Rhône-Alpes. Numéro 2

Coup de Soleil en Rhône-Alpes, créée en 1996 est une association franco maghrébine, fille de l'association nationale Coup de Soleil. Elle rassemble des personnes qui se sentent en lien avec les pays et les peuples du Maghreb, leurs histoires et leurs cultures, leurs descendants en France et en Rhône-Alpes et met en évidence les multiples ponts existant avec notre région. Elle agit chaque fois que possible en partenariat, sous forme de spectacles, conférences et séminaires, expositions, publications, actions autour du cinéma, interventions dans les établissements scolaires, les bibliothèques...etc.

Cette lettre, un bulletin de liaison, plutôt, souhaite mettre les talents et les compétences réunies dans notre association à la disposition de toutes les personnes intéressées, pour partager notre regard sur des romans, essais, films liés d'une façon ou d'une autre au Maghreb. Nous chercherons des formes courtes, accessibles à toutes et tous, plutôt des points de vue, signés de leurs auteurs, que des discours à visée académique (que nous apprécions par ailleurs !).

Nous vous livrons ici un deuxième numéro expérimental, que nous pensons progressivement enrichir. Merci de vos retours.

Denise Brahimi et Michel Wilson

Ecrire l'inattendu ,

Les « Printemps arabes » entre fictions et histoire

Elena Chiti, Touriya Fili-Tullon et Blandine Valfort (Dir.)

Academia L'Harmattan, collection SEFAR, avril 2016

Y a-t-il d'autres gens pour s'intéresser aux actes d'un colloque que les universitaires spécialistes de la question ? On répondra aux sceptiques qui émettent ce doute (soyons honnêtes, non sans raison) que tout dépend évidemment du sujet abordé par le colloque et à cet égard, celui dont il est question dans ce livre se donne d'emblée les moyens d'échapper à la norme et de retenir l'attention. En se centrant sur la notion d'*inattendu* et sur le surgissement historique de celui-ci dans le monde arabe à date récente, le colloque qui s'est déroulé à l'université-Lumière Lyon 2 en octobre 2013 a proposé une réflexion très inhabituelle, au plus près d'événements politiques présents dans tous les esprits, non sans chercher pourtant, de manière paradoxale, à prendre ses distances par rapport à leur forte charge émotionnelle. En cela du moins réside le pouvoir de l'attitude universitaire : trouver le moyen de prendre les passions en considération et de les respecter sans les subir passivement, en cherchant par exemple à voir comment elles s'expriment, d'où le titre de ce recueil d'*Actes*, où figure le mot « Ecrire ».

Pour ce qui est de l'inattendu, il fallait montrer le caractère relatif de cette notion, car tout dépend de ce qu'on appelle fort bien l'horizon d'attente, qui est très souvent implicite dans nos consciences ou nos inconscients. Les éditrices de ce recueil ont bien raison de faire remarquer que parler d'inattendu à propos du monde arabe est ... inattendu, tant reste fort le préjugé selon lequel celui-ci est soumis à la notion de fatalité : le « maktoub », ce qui est déjà écrit. C'est là un vieux thème interprété à volonté par les observateurs extérieurs comme forme de sagesse ou facteur d'immobilisme. Un des intérêts des printemps arabes aura été en tout cas, avant tous les autres, de secouer cette vieille croyance un



peu facile, qu'il était temps de remettre en question : qu'on ne s'y fie pas trop tout de même, il n'y a pire eau que l'eau qui dort (ce pourrait être un proverbe arabe si ce n'en est un !)

Eh ! oui, le monde a été surpris, mais l'autre intérêt du recueil *Ecrire l'inattendu* est de montrer qu'il l'aurait moins été s'il s'était montré plus vigilant auparavant et s'il avait su détecter des signes que la littérature—et qui le pourrait mieux qu'elle— donnait à entendre depuis quelques années avec une capacité prophétique digne d'admiration.

C'est pourquoi, pour éviter l'évocation en ribambelle de la vingtaine d'articles qui constituent ce recueil (si digne d'intérêt que soit chacun d'eux) on s'en tiendra à deux d'entre eux parce qu'ils présentent et analysent des œuvres littéraires dont ils font comprendre le rapport avec les « Printemps arabes », en même temps qu'ils rendent hommage à leur créativité artistique.

Le premier de ces articles est l'œuvre d'un Marocain, Mohamed Bahi, qui sous le titre « Les prémices de l'effondrement de deux dictatures » propose des lectures, c'est-à-dire des interprétations de deux romans, l'un d'un Egyptien et l'autre d'une Tunisienne. Il y trouve à la fois les signes d'une *société en pleine décomposition* et les *prémices d'une renaissance*.

Le roman égyptien est l'œuvre de Alaa el Aswany et s'intitule : *J'aurais voulu être égyptien*, le roman tunisien est l'œuvre de Sonia Chamkhi et s'intitule *Leïla ou la femme de l'aube*. L'accent y est mis notamment (mais pas seulement) sur la dégradation, très grave, des relations familiales et conjugales, qui apparaît comme l'indice d'une société malade, incapable de se survivre durablement. L'explosion est sentie comme inévitable et certains personnages l'anticipent dans leurs fantasmes, le « printemps arabe » sera la forme prise par leur révolte.

Un autre article de *Ecrire l'inattendu* consiste en l'analyse d'œuvres littéraires récentes et particulièrement significatives. C'est celui de Lynda-Nawel Tebbani qui porte sur *l'inattendu nouveau roman algérien*, alors même et justement parce que l'Algérie, d'une manière qu'il faut tenter d'expliquer, n'a pas été touchée par le phénomène du printemps arabe. Elle se consacre à deux auteurs, Mourad Djebel et El Mahdi Acherchour dont elle analyse la « nouveauté étrange », non sans la mettre en rapport avec le cinéma de Tariq Tegua. Dans tous ces cas, il s'agirait d'utopie et non d'histoire, différence appréciable dans un pays particulièrement attaché à son passé comme l'est l'Algérie, de manière sans doute compréhensible, mais dont on comprend aussi à quel point elle brime la créativité des jeunes générations. Pour la conscience individuelle des personnages qu'elle analyse dans les romans de Djebel et d'Acherchour, tout se joue dans une tension entre l'inattendu et le maktoub (déjà écrit), il n'y a pas oublié du passé mais une utopie (projection hors d'un lieu et hors du temps historique) qui appartient à la singularité individuelle et non au chemin tracé par la mémoire collective.

Le moins qu'on puisse dire est que les articles de ce recueil provoquent une excitation salutaire. Non seulement parce qu'ils donnent très envie de lire, comme on peut en juger par les quelques exemples ci-dessus, mais plus généralement parce que l'inattendu est une notion stimulante, dont on peut penser qu'elle échappe à la dialectique trop connue de l'illusion/désillusion qu'on retrouve dans le déroulement de nombreuses révolutions ou prétendues telles. L'inattendu ne se donne pas, par définition, comme chargé de promesses et d'espoirs, il n'est pas forcément connoté de manière positive, et rien ne permet d'en faire d'emblée le réceptacle de tous les projets politiques que chacun



projette sur un avenir plus ou moins proche. En dépit des apparences la croyance en l'inattendu est une attitude raisonnable, qui n'enferme pas l'avenir dans un modèle préétabli et qui donc n'autorise pas les gémissements des « déçus de la révolution » (quelle « révolution » n'a pas eu les siens ?).

Denise Brahimi

2084 - La Fin du monde de Boualem Sansal

Après *Gouverner au nom d'Allah*, le romancier algérien le plus médiatique continue à explorer les ressorts politiques de la religion. Dans *2084 - La Fin du monde*, il revisite 1984 de George Orwell en mettant en scène un monde totalitaire gouverné par une dictature religieuse derrière laquelle on n'a pas de peine à reconnaître ce qu'on appelle l'islamisme. Le clin d'œil au roman d'Orwell n'est bien évidemment pas anodin puisqu'il superpose intertextuellement l'islamisme au fascisme.

Dans un contexte sécuritaire inquiétant, Sansal tente d'interroger la notion d'origine, la manière dont le sacré se cristallise dans la langue et la fige dans une monosémie abrutissante au service du martèlement idéologique. Si la filiation avec Orwell est transparente dans cette fiction dystopique, le discours médiatique de Sansal le rapproche plutôt du dernier Houellebecq de *Soumission*. Le parallèle a déjà été fait par certains lecteurs et Sansal lui-même confirme cette fraternité entre écrivains du désastre annoncé. Un film associant les deux serait d'ailleurs déjà programmé.

Mais au-delà de cette scène de réception savamment orchestrée, qu'en est-il du roman lui-même ?

L'histoire se déroule bien après 2084 et prend très vite les apparences d'une fiction post-apocalyptique. Ati, le personnage central, tuberculeux (comme Orwell, semble-t-il) est envoyé en retraite dans un sanatorium. Un fabuleux regain vital va coïncider chez le personnage avec une quête angoissée de sens et de liberté.

La lecture de ce livre est ardue, mais assez prenante. Une seule voix narrative dont l'éthos est très proche de celui de Sansal lui-même relate l'enfermement de toute une population.

Le style, d'une platitude oppressive, multiplie les créations néologiques pour mimer l'*abilang*, la langue sacrée d'Abi, et se définit par la juxtaposition de mots simples et tronqués.

Faut-il donc lire un livre qui promet d'être aussi désastreux sur le plan des idées que sur celui du style ?

Non si l'on s'en tient à ce qu'en dit son auteur qui le réduit lui-même à une dénonciation de la religion. Non, si l'on s'attend à une littérature qui enchanterait le monde. Oui, si l'on veut mieux comprendre (au cas où les médias n'y auraient pas suffisamment pourvu) comment on aboutit à la paupérisation de la pensée religieuse par la mort culturelle.

À ne pas mettre entre toutes les mains, donc !

À ne pas emporter dans ses bagages de vacances, non plus, sous peine de déprime assurée.

Tourya Fili



Charles Bonn : *Lectures nouvelles du roman algérien. Essai d'autobiographie intellectuelle*

Paris, Classiques Garnier, 2016

Ce livre est un bilan, c'est-à-dire un parcours à travers le temps, et l'on ne dira jamais assez quelle est la chance du lecteur lorsqu'il bénéficie d'un tel retour sur soi. Quelle que soit l'histoire intellectuelle qu'il lui est alors donné de suivre, cette entreprise lui permet de comprendre ce qu'il en est d'une pensée en acte et en devenir, sûrement pas le « calme bloc » dont parle le poète Mallarmé mais dans le livre de Charles Bonn ce n'est pas de poésie dont il est question, c'est de la littérature romanesque d'un pays telle qu'elle fut écrite depuis une soixantaine d'années, au cours d'une histoire particulièrement chargée d'événements.

La présence de Charles Bonn en Algérie commence en 1969 à Constantine, mais le livre-clef de son engagement dans les lectures et relectures dont son livre fait état est certainement *Nedjma* de Kateb Yacine, paru en 1956. Ces dates ont pour intérêt de se situer de part et d'autre de la Guerre d'Algérie et de son passage à l'indépendance. On comprend pourquoi, inévitablement, il fallait commencer par le rapport des romanciers de ce pays à l'Histoire, avec sa grande Hache évidemment ... mais qu'on ne s'y trompe pas. Les analyses de Charles Bonn sont là pour nous faire comprendre que contrairement à une croyance spontanée et sans doute encore répandue, les romans algériens, y compris ceux qu'on peut considérer comme le fait d'une première génération (Dib, Mammeri), ne sont que très peu consacrés à la guerre en tant que telle, mis à part ceux d'Assia Djebar, une femme donc—et voilà un ensemble de constats qui demande réflexion.

En suivant l'ordre logique de la pensée, on est amené à prendre en considération, grâce aux réflexions de notre mentor, une autre hypothèse d'autant plus plausible qu'elle est étayée sur les déclarations explicites de certains romanciers tels Mouloud Feraoun : les romans de la première génération auraient eu pour but, de la part de leurs auteurs algériens, de porter à la connaissance des autres—c'est-à-dire des lecteurs francophones —le mode de vie, les mœurs mais aussi les sentiments des autochtones appelés indigènes aux beaux jours de la colonisation et de ce fait marginalisés, considérés comme quantité négligeable dont il ne vaut guère la peine de parler. De là viendrait sitôt que possible chez les porte parole de cette catégorie occultée, le besoin d'accéder à la visibilité et de manifester leur existence, leur « différence » —sans qu'il soit même besoin de préciser par rapport à quoi.

Il fallait une analyse précise et bien documentée des textes pour montrer l'insuffisance de cette théorie en dépit de sa vraisemblance. Charles Bonn s'y emploie, convaincu que les œuvres romanesques ne peuvent pas, quand bien même elles le voudraient, s'en tenir à cet aspect documentaire, et que l'écriture elle-même les amène à dire autre chose que ce « voilà ce que nous sommes, nous qui sommes là ». Il est évident qu'il est très aidé par les théoriciens de l'écriture sur lesquels il prend appui explicitement, et qui en effet ont été nombreux à faire surface dans les années 70-80 du siècle dernier. Mais il faut reconnaître que le roman algérien incitait particulièrement à des erreurs ou au moins à des insuffisances dénoncées plus généralement par ces mêmes théoriciens.



Le parcours intellectuel de Charles Bonn l'amène à comprendre et à vouloir faire comprendre, dans les nombreux colloques où il a proposé des communications, que la littérature algérienne, pas plus que d'autres, n'est vraiment comprise si on l'aborde selon les deux points de vue qui lui ont été le plus fréquemment appliqués, c'est-à-dire le thématique et l'idéologique. Mais c'est évidemment ici que commence tout son travail pour la décrypter, et plutôt que de s'inféoder à d'autres méthodologies — dont on trouve certes des traces chez lui, celles de la méthode psychanalytique par exemple—il apparaît que sa plus grande force lui vient de sa familiarité longuement acquise avec un ensemble non négligeable de textes qu'il considère comme canoniques et qu'il retrouve à partir des différentes approches qui constituent les quatre parties de cet essai. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle on peut parler d'un essai plutôt que d'un recueil, la continuité de la pensée suscite une sorte de tournoiement qui ne se découpe pas mécaniquement mais enveloppe peu à peu le lecteur et lui donne le sentiment de participer à la recherche dont il est témoin.

Et c'est finalement l'avantage le plus précieux qui découle du choix initial de Charles Bonn exprimé par la formule titre : une « autobiographie intellectuelle ». Qu'est-ce donc que cela ? Cela pourrait être l'histoire d'une vie qui fait fi de l'anecdote dans ce qu'elle a de trop particulier pour aller au-delà du factuel. En revanche l'autobiographie ainsi conçue est une invitation pour le lecteur à entrer, d'une manière familière quoique sans promiscuité ni complaisance, dans une pensée qui s'offre à lui de manière implicitement dialogique, même si le genre académique n'est pas toujours le lieu privilégié de la communication avec le lecteur. Les caractéristiques de ce genre sont ici corrigées (et sans doute est-ce le talent de l'auteur que d'y parvenir) par une tendance à la conversation avec soi-même et avec les autres. Conversation de haut niveau, cela va de soi, néanmoins fondée sur la possibilité au moins théorique d'un échange.

Echange et changement seraient ainsi les deux mots-clefs qui sont à l'arrière-plan de cet essai. Le changement est celui de l'auteur lui-même, dans la succession de ses différentes lectures ; mais c'est aussi celui qu'il souhaite dans les attitudes critiques qu'il a pu observer chez les autres. La notion d'échange veut dire qu'il souhaite partager avec eux ce travail car c'en est un, même s'il n'est pas toujours aussi ingrat que l'écriture d'une de ces thèses dont Charles Bonn a dirigé un très grand nombre. Mais c'est aussi, en premier lieu, un échange affectif avec les auteurs dont il parle. Il est intéressant que la quatrième et dernière partie du livre soit consacrée aux relations familiales dans le roman algérien, à la mère sacrifiée, au père « traître et trahi ». Pourrait-il être question d'« autobiographie » si ces formes primordiales d'affectivité étaient absentes de son propos ?

Denise Brahim

Juillet 2016